

Les Déportés

Un froid matin d'hiver, sous les premiers flocons,
Alors que les rayons commencent à percer,
Ils arrivent inquiets, poussés hors des wagons,
Parmi les cris et coups, les morsures glacées.

Une pente à gravir menant à l'inconnu,
Les portes d'un enfer qui s'ouvrent devant eux ;
Et là une pauvre âme semblant vide et perdue,
Les dévisagent tous, écarquillant les yeux.

Mise à nue et tondue est leur identité
Le rasoir assassine et réduit en lambeaux
Tout ce qui fait de l'homme son humanité
Plus de nom, plus de vie, de simples numéros.

Alors tziganes, juifs, opposants politiques
Travaillent tout le jour tel des bêtes de somme
Se meurent peu à peu, prisonniers squelettiques
Condamnés sans remords par la folie des hommes.

L'espoir n'est plus qu'un mot auquel on se raccroche,
La vie plus qu'un fardeau, la mort une délivrance;
A chaque pas qu'ils font ils la sentent plus proche
Et luttent bravement, toujours dans la souffrance.

Loin de ces barbelés s'agite un autre monde
Et les oubliés crient, mais nul ne les entend
Car parmi les conflits leurs faibles voix se fondent,
Leurs plaintes s'évanouissent, emportées par les vents.

Les erreurs du passé ont raison de faire peur
L'esprit veut les cacher, gommer ces souvenirs
Mais il nous faut pourtant affronter ces horreurs,
Ne jamais oublier, pour les jours à venir.